

LA PLUME *du* KAUWBERG



Il n'y a pas si longtemps, le plateau du Kauwberg faisait l'objet d'âpres discussions. Dans le viseur des promoteurs et autres aménageurs d'espaces, ce site naturel de plus de 50 ha semblait voué à un bien triste destin. Il fut tantôt question de tracés autoroutiers, tantôt d'une urbanisation massive, et même de la création d'un parcours de golf... Tous effroyables, ces scénarios ont heureusement pu être déjoués grâce à une formidable mobilisation citoyenne.

À Bruxelles, les luttes pour la protection de notre patrimoine vert se poursuivent, avec la même détermination. Et une pensée pour le Kauwberg dont le sauvetage reste une référence. Un combat réussi, inspirant, désormais rangé parmi les classiques.



Au fil du temps, « SOS Kauwberg Uccle Natura » a vu sa mission changer de nature. Alors qu'au début l'association s'imaginait éphémère, elle a grandi, s'est diversifiée et, forte de son expérience, poursuit sa réflexion et son engagement, bien au-delà des frontières de sa première zone de conflit. À l'heure où l'extinction des espèces nous menace et qu'il faut, de toute urgence, mettre la biodiversité au cœur des politiques urbaines, les contours du nouveau champ d'action étaient vite tracés. Mais qu'on se rassure, l'endroit où tout a commencé, ne sera pas délaissé. Le plateau du Kauwberg restera notre port d'attache !

Publication annuelle, *La plume du Kauwberg* fait désormais figure de nouveau visage de l'asbl, une « arme » de plus pour œuvrer en faveur d'une ville vivable. D'une ville qui respecte le vivant...

Au sommaire de ce premier numéro :

- ▶ Notre mission a changé de nature (édito)
- ▶ Observer la faune sauvage bruxelloise (interview de *Thomas Jean*)
- ▶ La biodiversité à l'heure de la crise climatique (*Amir Bouyahi*)
- ▶ Maillage vert et aménagement de la ville – Élargir notre vision locale et partir à la découverte du réseau écologique (*Thomas Drouet*)
- ▶ Micro-forêts – Échangeriez-vous un vieil arbre contre dix jeunots ? (*Thérèse Verteneuil*)
- ▶ Sauvons les sols vivants de Bruxelles (*TuiniersForum des jardiniers*)



avec le soutien
de la commune
d'Uccle



Éditorial

Notre mission a changé de nature

Thérèse VERTENEUIL

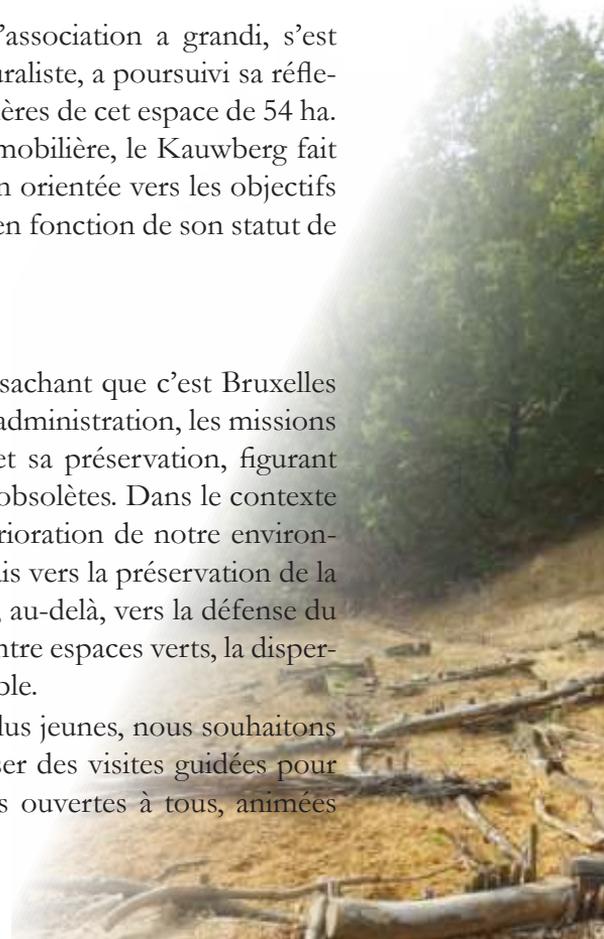
Trente-cinq ans, déjà. C'est en 1987 que fut créé SOS Kauwberg Uccle Natura, une asbl qui avait pour but de conserver l'intégrité du site du Kauwberg, menacé par des projets urbanistiques destructeurs. Il était notamment question d'y installer un green de golf. Par son action citoyenne exemplaire, l'association a permis de sauver cet espace semi-naturel. Dans un premier temps, l'endroit s'est vu octroyer le statut de « patrimoine classé » pour préserver ses paysages, son histoire et sa biodiversité, et les transmettre aux générations futures.

Alors qu'elle se voulait éphémère, l'association a grandi, s'est diversifiée et, forte de son expertise naturaliste, a poursuivi sa réflexion et son action bien au-delà des frontières de cet espace de 54 ha. Sauvé de l'emprise de la spéculation immobilière, le Kauwberg fait aujourd'hui peau neuve, avec une gestion orientée vers les objectifs de conservation des habitats et espèces, en fonction de son statut de site Natura 2000.

S'adapter à son temps

Suite au rachat du lieu par la Région et sachant que c'est Bruxelles Environnement qui s'est vu confier son administration, les missions de sauvegarde de l'intégrité de ce site et sa préservation, figurant dans les statuts de l'asbl, sont devenues obsolètes. Dans le contexte du changement climatique et de la détérioration de notre environnement, nos actions s'orientent désormais vers la préservation de la biodiversité dans les espaces protégés et, au-delà, vers la défense du maillage écologique – sans connexions entre espaces verts, la dispersion des espèces en ville s'avère impossible.

Dans un esprit d'ouverture vers les plus jeunes, nous souhaitons créer des outils pédagogiques et organiser des visites guidées pour les écoles. D'autres balades thématiques ouvertes à tous, animées



par des guides nature – dans une approche conviviale et de partage des connaissances – reprendront en 2023.

Dans un souci de réduction du gaspillage de papier, nous avons décidé de renoncer à notre périodique trimestriel au profit d'une publication annuelle. Y seront abordés des sujets d'actualité liés à l'environnement, à la biodiversité, au climat, aux enjeux de la qualité de vie au quotidien... Ce changement se traduit aussi par une nouvelle maquette, un format un peu plus grand et du sang neuf dans l'équipe de bénévoles. Depuis 1987, les moyens de communication ont drôlement évolué, se sont diversifiés. Nous disposons désormais de sources d'informations plus souples et plus rapides, notamment via les réseaux sociaux.

Notre page Facebook (**Kauwberg**), en place depuis plusieurs années, permet de réagir quasi instantanément. Nous vous invitons à la consulter pour connaître les dernières nouvelles concernant notre havre de biodiversité, ou les propositions de promenades guidées.

Vous désirez être informés directement de nos activités et balades? **Merci de nous communiquer votre adresse courriel**, dans le respect bien sûr de la législation sur le RGPD.

En ces temps de stress et d'inquiétude – crise climatique, problèmes énergétiques, érosion massive et rapide du vivant, inflation, accroissement des inégalités sociales, guerres... –, si l'angoisse vous étreint, si l'éco-anxiété vous guette, il existe un remède : rejoignez un groupe d'action citoyenne ! Et pourquoi pas notre asbl, comme membre actif voire même comme administrateur. S'engager a un effet libérateur, vous allez emprunter un chemin en accord avec vos convictions, aux côtés de citoyens qui se posent les mêmes questions. Vous pourrez dialoguer, agir, vous exprimer par écrit, ou peut-être inventer une autre voie pour le vivre ensemble, pour une préservation accrue de la biodiversité. Un engagement pour un monde plus juste et plus humain. Un engagement pour le bien commun.

Soutenez notre action, devenez membre de SOS Kauwberg ou renouvelez votre cotisation pour la modique somme de 10€ (plus c'est mieux). Ce montant est à verser au compte de l'asbl

BE19 0682 0754 9412

Plus d'infos sur www.kauwberg.be ou via martine.de-becker@outlook.com

Observer la faune sauvage bruxelloise

Interview de Thomas JEAN

Photographe et vidéaste animalier de « La Minute sauvage », Thomas Jean est passionné par l'observation du monde animal en milieu urbain. Cet amoureux de la nature propose une série de documentaires via sa chaîne YouTube et il est auteur du livre Coexistence¹. Par son travail, Thomas nous fait découvrir les espèces vivantes avec lesquelles nous cohabitons, parfois sans le savoir.

Tu es un amoureux de la vie sauvage en ville. L'es-tu depuis ton enfance ou y a-t-il eu un déclic à un moment donné ?

Enfant, je regardais les documentaires animaliers à la télévision et ça m'incitait à observer autour de moi. Ici à Bruxelles, on avait la possibilité de voir plein d'espèces animales et dans la famille, on était tous passionnés par l'observation du monde sauvage.

Aujourd'hui, quand je me balade dans la ville ou ailleurs, j'ai toujours mes sens en éveil car c'est peut-être l'opportunité de faire une observation. Cette année, j'ai pu réaliser mon rêve de voir une murmuration d'étourneaux, ici à Bruxelles en plein centre-ville. Même en milieu urbain, il y a de belles surprises.

Pourquoi est-il si important de préserver la nature et les espaces sauvages en ville ?

Quand j'étais enfant, il y avait beaucoup de terrains vagues et

1. Vous pouvez vous le procurer via hello@laminutesauvage.be



de friches à Bruxelles. J'adorais y aller, ça me ressourçait. Tout cela a fait place à des infrastructures urbaines et à mon sens, avec cette transformation, on est en train de jeter toute cette richesse naturelle à la mer.

De plus, elle est accompagnée du dérèglement climatique et de l'effondrement de la biodiversité. Mais, quand on est jeune parent comme moi, on n'a pas envie d'offrir un avenir désastreux à ses enfants. On se rend compte qu'un environnement sain est indispensable pour vieillir correctement et pour que nos enfants grandissent et vivent sereinement.

Si on détruit une zone comme le Kauwberg, ou la friche Josaphat, ou le Donderberg, c'est détruire une partie de nous-mêmes. D'autant que de nos jours on a accès à énormément de technologies, de ressources, de compétences humaines et logistiques qui peuvent permettre de trouver des alternatives à la destruction d'une zone verte ou d'une zone humide.

Et chaque région, chaque ville a sa responsabilité. Ce n'est pas parce que la majorité du territoire d'une zone est minéralisée qu'on n'a pas la responsabilité de préserver les zones vertes qui existent encore.

Dans les documentaires animaliers de mon enfance, on parlait de la faune sauvage comme de quelque chose d'incroyable, d'extraordinairement beau. Mais c'est une

forme de consommation de la nature, une approche assez superficielle.

Actuellement, à Bruxelles, il y a destruction d'habitats naturels et de sites de nidification. Par exemple, je ne pourrais pas photographier le martin-pêcheur et dire qu'il est beau sans parler du fait qu'on a artificialisé énormément de berges à Bruxelles et donc détruit des sites de nidification.

Profiter de la beauté naturelle d'un animal, en sachant que cette espèce risque de disparaître, serait hypocrite.

Interpeller, sensibiliser, informer, c'est là où mon travail prend une autre ampleur et acquiert du sens.



La mésange charbonnière, l'une des espèces les plus communes chez nous.

Tu es en contact avec de nombreuses personnes et groupes de citoyens qui luttent pour la protection de la vie sauvage en ville. Qu'as-tu constaté chez ces groupes ? Les jeunes y sont-ils actifs ?

Le point de vue que je viens d'émettre a été renforcé par toutes les personnes côtoyées sur le terrain. On rencontre de véritables bibliothèques vivantes, des gens qui transmettent un historique.

Toutes les personnes rencontrées ont leur spécificité : il y a des historiens, des experts en aménagement du territoire, des ornithologues ou des entomologistes hors pair... J'enrichis mes connaissances en allant à leur rencontre.

Au-delà de ça, je trouve que les initiatives citoyennes sont le meilleur moyen de s'inscrire politiquement dans la vie de sa ville, de sa commune. Des compétences, chacun en a. Les mettre à disposition d'une dynamique citoyenne permet de se réaliser. Je trouve cette option beaucoup plus pertinente que le simple vote électoral.

Comment le faire à mon niveau ? En mettant mes compétences en prise de vue animalière au service de la mise en valeur de la richesse biologique de sites à préserver. L'émerveillement est une bonne porte d'entrée pour sensibiliser des personnes qui ne seraient pas encore conscientisées à l'effondrement de la biodiversité.

Au niveau des réseaux sociaux, de plus en plus de jeunes photographes adoptent une démarche qui se veut pleine de sens. De jeunes photographes, parfois de 13 ou 14 ans, s'indignent de voir une zone verte menacée de disparition et essaient de mettre en place proactivement des solutions afin d'accueillir la biodiversité dans leur jardin. Cette évolution, observée depuis quelques années, constitue l'effet bénéfique d'un contexte global très délicat : les changements climatiques, des incendies et des tempêtes plus fréquentes, la pandémie de Covid...



© Thomas Jean

On parle beaucoup d'éco-anxiété ces derniers mois. Dans quelle mesure le fait d'être actif et mobilisé sur des actions de terrain permet de lutter contre ce sentiment ?

L'éco-anxiété est liée à un sentiment d'impuissance. Les citoyens qui se mobilisent pour un combat ont le mérite d'avoir agi en se rendant utiles. Je pense que cela change la donne. Il faut essayer de tout faire pour que les combats trouvent une issue favorable.

Attention cependant: à tout moment ces espaces pourraient être détruits. Lorsqu'on est actif, il est nécessaire d'être prêt au pire, psychologiquement et émotionnellement. C'est délicat car nous pouvons être confrontés à des fluctuations dans les agendas politiques ou à des changements radicaux de situation.

Dans ces dynamiques (combiner toute une série de compétences, se coordonner tous ensemble), la citoyenneté peut pleinement se réaliser. Il y a un parallèle avec la nature. Quand on observe un nid de frelons, aucun chef de chantier ne dit «plaçons des parois ici ou des alvéoles là». C'est pareil avec les constructions extraordinaires, résistant aux intempéries, réalisées par des fourmis ou des abeilles.

Que penser de l'idée d'organiser des formations pour nos élus politiques pour que la conscience écologique percole à tous les niveaux et que les critères environnementaux soient réellement intégrés dans les processus décisionnels. Est-ce indispensable, utile ou simplement utopique ?

Je trouve cela surtout étonnant que ce ne soit pas déjà le cas, dans un système comme le nôtre. Nos élus sont accompagnés d'experts dans les cabinets ministériels. L'écologie est la science du vivant, c'est quelque chose d'universel. Là où cela devient problématique, c'est que ces personnes ont de grandes responsabilités et sont amenées à prendre des décisions avec des conséquences sur l'environnement urbain et pour les générations à venir!

Cela rejoint une proposition de l'ingénieur et conférencier Jean-Marc Jancovici de former les élus en France. Effectivement, cela devrait être le cas. Il est dingue qu'un élu bruxellois de premier plan puisse, dans un journal aussi lu que *L'Écho*, désigner la friche Josaphat comme un îlot de chaleur urbain (en fait, la situation est beaucoup plus complexe). C'est fou que ce genre de fausse information se retrouve dans un tel quotidien sans que cela soit remis en question.

Es-tu optimiste pour l'avenir de la vie sauvage en ville?

Au niveau politique, non. Même s'il y a un certain nombre de bonnes initiatives, de manière globale créer des friches artificielles, installer des nichoirs, etc. n'a aucune pertinence si, en même temps, on détruit des zones vertes et le sol vivant bruxellois.

Au niveau citoyen, je suis relativement optimiste parce que le nombre d'actions citoyennes ne cesse de grandir et elles deviennent de plus en plus puissantes. Les gens se mobilisent, certains se découvrent même une passion. Et on a assisté à cela en 2022 : lors des marches pour les zones à protéger comme le marais Wiels (on a compté environ 1 000 personnes ce jour-là), ou la friche Josaphat par exemple.

Évidemment, on est face à un contexte global. Il est important d'agir localement tout en espérant que globalement les choses aillent dans le bon sens. On peut agir localement et avoir une ville résiliente mais si à terme on construit partout et qu'on exploite toute la Terre, ta petite ville résiliente risque de s'effondrer sur elle-même.

*Notre société
de consommation
dans toute
son horreur...*



Lorsque nous allons dans un espace avec de la vie sauvage, quels sont les bons gestes pour découvrir la nature ?

Apprendre à éveiller ses sens, parce qu'avant même d'observer des animaux, tu vas être plus susceptible de constater leur présence. Tu vas les entendre, les sentir. Tu vas découvrir des traces, des indices de passage. C'est un entraînement qui se fait au fil du temps. Il s'agit de réapprendre à écouter, à ouvrir les yeux, à quitter son téléphone du regard, et même ses pieds. C'est apprendre à regarder tout autour de soi.

Pour un débutant en photo animalière, j'explique toujours qu'avant de courir derrière des espèces exotiques, il est intéressant d'observer celles qui nous entourent et qui sont accessibles.

Ce qu'on considère comme beau est complètement subjectif. Le pigeon par exemple : à la base c'est un oiseau de falaises,



© Thomas Jean

Le faucon pèlerin, oiseau le plus rapide du monde.

assez extraordinaire et qui dans son plumage a quelque chose d'extrêmement beau. En fait, il est « facile » de photographier un lion parce que cet animal symbolise déjà la puissance, le charisme. Réussir à sublimer un pigeon dans une photo est plus complexe.

Un souvenir d'une rencontre exceptionnelle lors de vos explorations de la vie sauvage à Bruxelles ?²

Photographier des faucons pèlerins. Ces oiseaux sont des génies en aéronautique, ce sont des avions de chasse vivants. J'ai réussi à avoir accès au dernier appartement dans une des plus hautes tours de Bruxelles, un spot d'observation incroyable. Quand les jeunes faucons partaient du toit de cette tour en essayant d'apprendre à chasser, leurs acrobaties aériennes étaient magnifiques à voir.

2. L'interview a été menée par Susan Wild et Amir Bouyahi.

La biodiversité à l'heure de la crise climatique

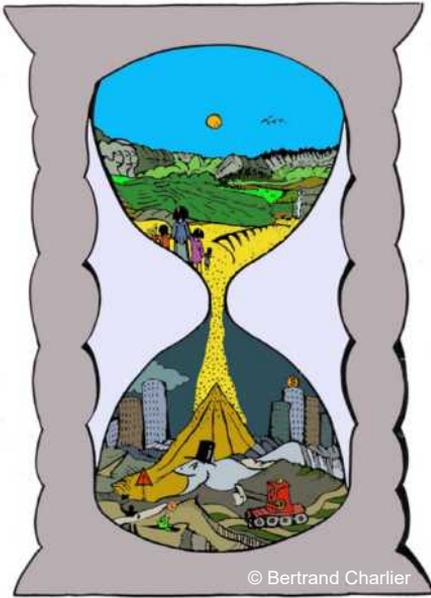
Amir BOUYAHI

La biodiversité des écosystèmes terrestres est déjà fortement affectée par les activités humaines. Les changements climatiques ajoutent une pression supplémentaire. Ce texte s'intéresse spécifiquement aux notions de biodiversité – sous ses différentes facettes – et au potentiel adaptatif des arbres face aux rapides bouleversements. Comment retrouver un état d'équilibre après un choc ? L'arbre, un modèle de résilience ? Quels sont enfin les enjeux et l'évolution du Kawwberg, de nos jours ?

Je souhaite d'abord attirer l'attention sur le fait que notre monde vivant est confronté à une série de **changements climatiques**. Très souvent, dans les médias, on associe au changement climatique, exprimé au singulier, la hausse des températures moyennes. Mais c'est loin d'être le seul élément dans l'équation. On peut évoquer la modification des extrêmes de température, celle de la répartition des précipitations en fonction des saisons, la fréquence plus élevée d'évènements violents comme des tempêtes et/ou des inondations dévastatrices...

Ces changements en cours provoquent des évolutions au niveau du comportement et de la distribution des espèces et ce phénomène va se prolonger : les migrations d'oiseaux, notamment, en sont perturbées, de même que les réseaux alimentaires. Nos forêts souffrent de ces perturbations : sécheresses successives, stress hydrique, attaques d'insectes et/ou de champignons, tempêtes... Aujourd'hui, la plupart des essences dominantes qui peuplent nos forêts (épicéa, hêtre, chêne, frêne...) montrent des signes de faiblesse. La période de végétation des arbres est allongée (débourrement plus précoce

Amir Bouyahi est employé à la Société royale forestière de Belgique et guide nature. Il anime régulièrement des balades et des activités d'initiation à la nature (voir www.connexionnature.be).



*Crise climatique
et effondrement
de la biodiversité:
l'horloge tourne...*

en fin d'hiver, mais aussi sensibilité aux gelées tardives fin avril, etc.)

S'adapter pour survivre

Face à ce constat, comment rendre nos forêts et nos zones naturelles plus résilientes à l'avenir ? C'est une question qui se pose et qui va se poser de plus en plus au cours des années à venir.

Tout d'abord, qu'est-ce que la **résilience** ? Pour un écosystème, la résilience peut être définie comme sa capacité à retrouver, au bout d'un certain temps, un état d'équilibre après avoir subi une perturbation, un choc. Le mot provient du latin « *resilire* » qui exprime un rebond. Il s'agit donc d'un processus d'adaptation pour survivre. Le choc peut être une tempête, une

inondation, un manque d'eau (stress hydrique) à répétition, etc.

Des efforts vers davantage de diversification des essences forestières sont en cours et il faut s'en réjouir. Au niveau forestier, il est acquis que privilégier des peuplements mélangés d'âges multiples, éviter les monocultures, favoriser la régénération naturelle là où les arbres sont bien adaptés (« en station » comme on dit), sont de bonnes pistes pour évoluer vers des écosystèmes plus résilients.

Comme le rappelle fort bien le professeur Jacques Rondeux¹, ne faisons surtout pas preuve de dogmatisme ou de suffisance. Nous sommes encore loin de tout connaître en matière d'écologie forestière. À l'avenir, il s'agira d'être prêt à faire évoluer les méthodes de culture, de gestion en fonction des nouveaux apprentissages et expériences, tout en portant une attention particulière aux capacités adaptatives des espèces.

Il faut se rendre compte qu'il n'existe pas de solution miracle ni de recette universelle. Par exemple, planter des arbres partout n'est pas la panacée, qui fonctionnerait partout et tout le temps, contrairement à ce que les messages de *greenwashing* tendent à nous faire croire. D'autres types de milieux (prairies sèches ou humides par exemple)

1. Jacques Rondeux, « La résilience forestière, vocabulaire et concept », [Rondeux rnd 2022_T2_24-25.pdf \(uliege.be\)](#)

sont aussi très intéressants pour la biodiversité. Il est essentiel de tenir compte des conditions locales, des essences d'arbres ainsi que des objectifs de gestion des espaces concernés.

Afin de favoriser au mieux la résilience d'un milieu, il est impératif de préserver sa **biodiversité sous ses multiples aspects**. Elle constitue le socle, l'élément de base sur lequel peuvent se construire toutes les fonctions attendues – au niveau environnemental et social – d'un site semi-naturel comme le Kawwberg.

Les différentes facettes de la biodiversité

La biodiversité est trop souvent considérée sous le seul angle de la **diversité des espèces** (chêne pédonculé, sureau noir, fauvette à tête noire, renard roux...).

Or, il y a également la **diversité des milieux** (habitats boisés, pâtures et zones ouvertes, pelouses sèches, zones humides, etc.). À ce niveau, le Kawwberg se présente sous la forme d'une véritable mosaïque de milieux.

La présence de nombreux arbustes épineux ou de fruitiers attire un grand nombre d'oiseaux sur le site, riche du point de vue de l'avifaune. Comme Thomas Jean, photographe animalier, le démontre bien dans ses vidéos et reportages, c'est la diversité de biotopes naturels qu'on peut retrouver sur un seul et même site qui fait sa richesse en termes

de biodiversité. Par ailleurs, cette pluralité d'habitats présente un **intérêt paysager** indéniable, ce qui est très important pour un site comme le Kawwberg.

Il y a aussi la **diversité génétique** qui peut consister à enrichir un milieu avec des essences végétales (arbres en particulier) déjà présentes dans un lieu, mais avec des caractéristiques génétiques

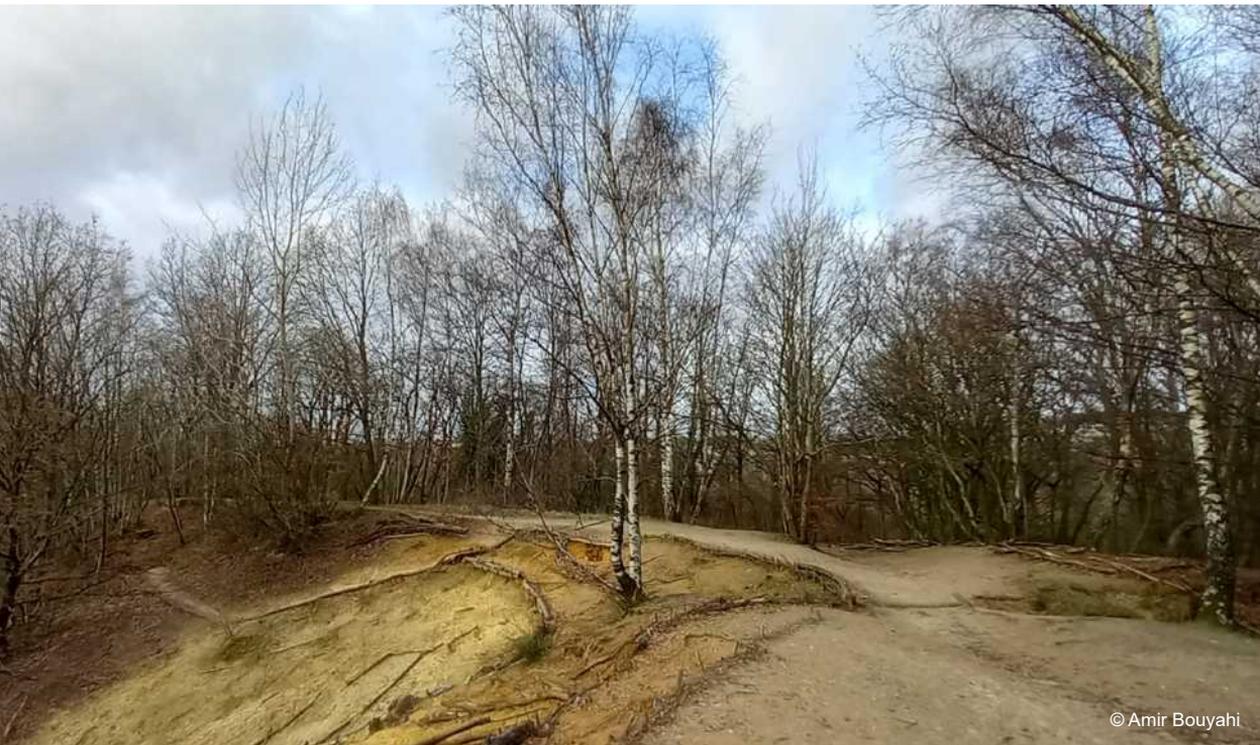


© Christian Hubin

Le Kawwberg dans toute sa diversité, dans toute sa splendeur.

différentes. Par exemple, un hêtre (*Fagus sylvatica*) de régions plus méridionales en Europe ne dispose pas du même patrimoine génétique que celui de notre forêt de Soignes. Bien entendu, il s'agira de gérer les espaces dans le contexte de sites Natura 2000, avec les obligations et contraintes qui y sont liées. Mais un fait est certain aujourd'hui : les arbres qui vont pousser naturellement, ou être plantés au cours des années à venir, ne connaîtront pas le même climat ni les mêmes conditions de vie que leurs prédécesseurs. Leur développement et leur existence même en seront impactés.

Enfin, un quatrième aspect de la biodiversité est souvent complètement oublié ou passé sous silence. Il s'agit de la **diversité fonctionnelle**, concept très bien expliqué par Christian Messier, professeur d'écologie forestière. Il s'agit de la coexistence, sur une même parcelle, d'arbres qui ont divers modes de fonctionnement. Il est important d'étudier et de mieux comprendre comment les différentes fonctions agissent au sein d'un écosystème donné et répondent aux perturbations (sécheresses, inondations, attaques d'insectes, incendies...) afin d'augmenter la résilience des zones en question. L'idée est alors de maximiser les traits fonctionnels : propriétés des feuilles, qualité de leur fane au moment de la décomposition (en lien avec la qualité de l'humus), capacité de dispersion des graines, différences



de profondeur d'enracinement (mélange entre essences à enracinement profond et plus superficiel, pour une meilleure stabilité mécanique des peuplements), d'épaisseur d'écorce, de densité du bois, capacité à rejeter de souche, types de mycorhize... On parle de «vaccination fonctionnelle» en ajoutant des espèces ayant des traits fonctionnels manquants à un endroit donné. À plus large échelle, la connectivité fonctionnelle du paysage peut ainsi être renforcée.

Potentiel d'adaptation de la nature face à la rapidité des changements climatiques

Les plantes se «remémorent» des aléas météorologiques ou des attaques d'insectes. Elles ont non seulement une mémoire du stress environnemental, mais elles sont en plus capables de transmettre ces souvenirs. Autrement dit, les graines des futurs arbres naissent, prêtes à résister aux problèmes auxquels les prédécesseurs ont été confrontés.

La nature fait preuve de résilience par essence, elle a une très longue histoire adaptative derrière elle. Nettement plus ancienne que la présence de l'être humain sur cette planète. Mais ce sont des processus qui se font sur de longues échelles de temps. Or, ce qui est effrayant dans la crise écologique que nous vivons – ce qui en fait un défi majeur à relever –, c'est la rapidité des changements en cours et les conséquences qu'ils entraînent, par rapport au potentiel d'adaptation des espèces.

Enjeux et évolution du Kauwberg

Le Kauwberg n'est pas qu'un espace vert, c'est bien plus que cela. Il s'agit d'un lieu chargé d'histoire, sauvé de la spéculation immobilière par une action citoyenne emblématique, un site classé pour son patrimoine paysager et sa diversité de milieux, enfin une zone Natura 2000 de conservation d'habitats et d'espèces, selon la directive européenne Habitat.

Depuis la fin des activités d'exploitation par l'homme, le Kauwberg a évolué en un site semi-naturel marqué par les traces et vestiges des activités humaines. Espace de 54 hectares, le Kauwberg constitue une pièce essentielle dans la trame verte de la commune d'Uccle. Il est très proche d'autres stations de la zone spéciale de

conservation Natura 2000 comme le plateau Engeland, le bois de Verrewinkel, la réserve humide du Kinsendael-Kriekenput et le parc du Keyenbempt. (Un autre article dans cette publication traite de maillage et de réseau écologique.)

Parce qu'elles sont récentes (après la fin de la Deuxième Guerre mondiale) et le résultat d'une recolonisation spontanée, les zones boisées du Kauwberg² – principalement localisées au centre du site – sont en évolution. Sur les sols sableux, on trouve le bouleau verruqueux (*Betula pendula*), le sorbier des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*), le chêne pédonculé (*Quercus robur*) et quelques espèces envahissantes comme le cerisier tardif (*Prunus serotina*). Ailleurs où le sol est plus argileux, poussent notamment le saule marsault (*Salix caprea*), le peuplier tremble (*Populus tremula*), le cornouiller sanguin (*Cornus sanguinea*).

Après des décennies au cours desquelles la gestion du site s'avéra hélas impossible, le Kauwberg est aujourd'hui géré par Bruxelles Environnement. Prenons quelques exemples pour illustrer ce qui est entrepris. Pour y conserver la quiétude et en faire une zone refuge (notamment pour des oiseaux nicheurs), les parcelles de chênaie ont été clôturées pour dissuader le passage des visiteurs ou des chiens. Le bois mort y est laissé sur pied. La gestion se limite à des interventions pour dégager des «arbres objectifs» qui valent la peine : ceux qui présentent le meilleur potentiel pour devenir des arbres remarquables par leur prestance ou de bons semenciers en vue d'assurer la régénération. Certains arbres «pionniers» en fin de vie peuvent ainsi être éliminés au profit de sujets d'avenir.

Au niveau des prairies, l'objectif est de retrouver peu à peu une plus grande variété de plantes. La biodiversité y a en effet été mise à mal par des enrichissements du sol (engrais sélectifs déversés et déjections canines) au fil des années. Par conséquent, des plantes « banales », communes ont été favorisées au détriment d'espèces végétales plus rares qui existaient jadis, mais qui ont été éliminées par la concurrence des dominantes. La gestion actuelle de Bruxelles Environnement à ce niveau consiste donc à ré-appauvrir ces prairies, mais ces efforts prendront des années avant d'en voir les résultats. L'éco-pâturage dans un but écologique est un moyen qui va empêcher

2. [Le Kauwberg | Brussels Gardens](#) (site de Bruxelles Environnement).



© Amir Bouyahi

la croissance de certains végétaux, grâce à la présence d'herbivores, et permettre aux plantes plus fragiles de croître à nouveau.

Le Kawberg possède un magnifique pouvoir : celui de nous connecter au monde vivant autour de nous. Laissons à toutes ces espèces la place qu'elles méritent, pour elles-mêmes d'abord, pour la préservation du milieu ensuite, et enfin pour tous les services écosystémiques que cela procure aux êtres humains (au niveau de l'eau, du stockage de carbone, des sols, des îlots de fraîcheur en été...). Tout ceci mérite bien de considérer plus que nos intérêts personnels, de « dézoomer », de regarder en face les enjeux qui nous impliquent toutes et tous en prenant davantage de hauteur.

Maillage vert et aménagement de la ville

Élargir notre vision locale et partir à la découverte du réseau écologique

Thomas DROUET

L'isolement des habitats naturels nuit gravement à la biodiversité urbaine, en raison des problèmes de consanguinité et d'absence de recolonisation. Le maillage écologique ne se résume pas en une série d'espaces plus ou moins rapprochés, intéressants du point de vue paysager et récréatif. Des outils existent pour améliorer la connectivité entre les habitats et restaurer la biodiversité en ville.

Les plus grandes menaces sur la biodiversité sont la destruction des habitats naturels et la fragmentation du paysage. Ces deux phénomènes touchent de plein fouet les villes qui abritent aujourd'hui plus de la moitié de la population humaine, une proportion qui s'élèvera à 70 % en 2050¹. À Bruxelles, l'emprise des bâtiments et l'imperméabilisation du sol, qui reflète directement la perte d'habitats pour la faune et la flore, a augmenté de 18 % entre 1993 et 2006². Une étude plus récente montre que Bruxelles a perdu 14 % de ses espaces verts entre 2003 et 2016³. Bien que l'urbanisation mette globalement en péril la biodiversité⁴, les zones urbaines

1. Nations unies (2022). Rapport du Programme des Nations unies pour les établissements humains (ONU-Habitat) sur les statistiques des établissements humains. E/CN.3/2022/11.
2. Vanhuysse, S., Depireux, J., Wolff, E. (2006). Étude de l'évolution de l'imperméabilisation du sol en Région de Bruxelles-Capitale, Étude réalisée par l'ULB/IGEAT pour le Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Administration de l'Équipement et des Déplacements / Direction de l'Eau, 60 pp.
3. <https://soirmag.lesoir.be/284300/article/2020-03-04/bruxelles-ta-verdure-fout-le-camp>
4. McKinney, M. L. (2002). Urbanization, Biodiversity, and Conservation. *Bioscience*, 52 (10), 883-890.

peuvent néanmoins contribuer à la conservation d'espèces rares et à la connexion des citoyens à la nature. Ainsi, la région bruxelloise recèle encore de nombreuses espèces sauvages, même si leurs répartitions sont très inégales selon le degré d'urbanisation des quartiers. Des experts botanistes et naturalistes ont recensé à Bruxelles 793 espèces de plantes supérieures, dont 578 indigènes, parmi lesquelles on trouve des espèces emblématiques ou rares^{5,6}. Le développement de cette flore offre par ailleurs un support à un grand nombre d'insectes (dont 208 espèces d'abeilles sauvages⁷), d'oiseaux, d'amphibiens et de mammifères.

La présence d'habitats pour le monde sauvage dans un territoire globalement urbanisé n'est en général pas le résultat d'une politique active de préservation d'espaces naturels en ville. Ils correspondent le plus souvent à des zones non constructibles pour des raisons techniques ou d'affectation historique: zones humides ou inondables, cimetières, anciennes décharges, bords de voies ferrées et terrains réservés à de futures extensions ferroviaires ou autoroutières, toutes converties avec le temps en espaces semi-naturels ou renaturalisés. Ce n'est que par la suite que certains de ces sites ont acquis un statut de protection légale ou de mise en réserve



© Thomas Jean

le plus souvent sous la pression citoyenne (le Kauwberg, le Kinsendaël, Hof ter Musschen...). De nombreux autres sont en sursis.

La biodiversité se niche partout, comme dans les « cimetières nature ».

Les effets néfastes de l'isolement

La disparition des habitats naturels n'est pas le seul phénomène qui participe à l'érosion de la biodiversité. Une autre limite majeure au

5. Allemeersch, L. (2006). Réalisation d'un inventaire floristique complet de la Région de Bruxelles-Capitale et d'une cartographie de la flore. Institut bruxellois pour la gestion de l'environnement. Publication du Jardin Botanique, Meise, 330 pp.

6. Bruxelles Environnement (2022). Inventaire de la Flore bruxelloise.

7. <https://www.wildbnb.brussels/l-atlas>

maintien de la biodiversité urbaine est la question de la **connectivité entre les habitats** (ou son inverse, l'isolement des habitats). Ceci fait l'objet d'un des plus importants champs de recherche en écologie urbaine. Le confinement de populations végétales ou animales dans un site de trop faible surface et isolé des autres entraîne des problèmes de consanguinité. Ces populations deviennent peu résilientes face aux aléas naturels dont la prédation, des maladies et des événements climatiques défavorables. L'isolement d'un habitat exclut également la possibilité de sa recolonisation.

Ces mécanismes ne sont pas nécessairement perceptibles à court terme mais peuvent à moyen terme conduire à une extinction locale de certaines espèces. La perte des habitats et surtout la fragmentation participent à ce qu'on appelle la **dette d'extinction**, c'est-à-dire qu'une partie des espèces que l'on observe dans un site sont en réalité en sursis et vouées à disparaître dans les conditions écologiques actuelles car l'isolement des sites empêche le renouvellement par des migrations et des échanges génétiques⁸.

Certains aménagements et l'adoption de principes de conservation dans la gestion des espaces verts peuvent partiellement atténuer les conséquences de ce sombre tableau, mais pour être réellement efficace il faut changer d'échelle d'observation et d'action, du niveau parcellaire à celui du **réseau écologique**.

Favoriser les déplacements

Établir ou rétablir des liens entre les biotopes est donc devenu une des préoccupations majeures dans les politiques publiques d'aménagement du territoire. Cet objectif est implémenté au niveau européen à travers le réseau Natura 2000 et en Région de Bruxelles-Capitale, par la construction d'un **maillage vert** et d'un maillage bleu^{9,10} (Figure 1).

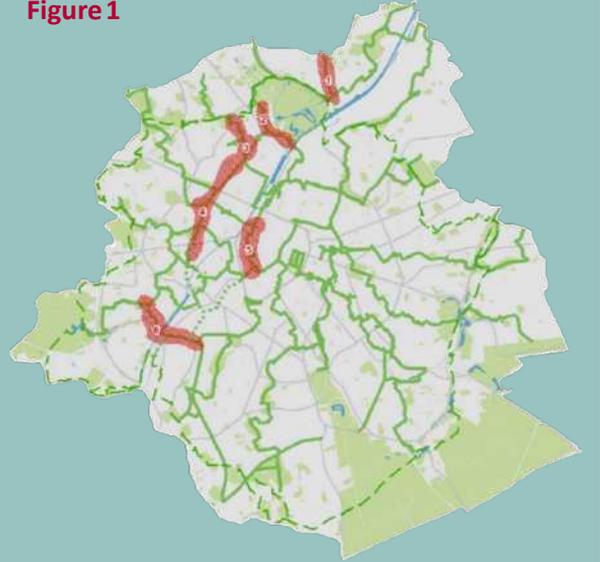
8. Kuussaari, M., Bommarco, R., Heikkinen, R. K., Helm, A., Krauss, J., Lindborg, R., & Steffan-Dewenter, I. (2009). Extinction debt: a challenge for biodiversity conservation. *Trends in Ecology & Evolution*, 24(10), 564-571.
9. Bruxelles Environnement (2022). Fiches documentées – 6. Le maillage vert. https://document.environnement.brussels/opac_css/elecfile/Sol%206?_ga=2.19378993.889678384.1655299334-400924757.1648206175
10. Agora (2014). Maillage vert – PRDD, Région de Bruxelles-Capitale, phase 2: volet opérationnel – partie 1: approche générale. Étude réalisée pour le compte de Bruxelles Environnement, 96 pp. http://document.environnement.brussels/opac_css/elecfile/STUD%202014%20MaillageVert%205sitesStrat

D'un point de vue schématique, le réseau écologique ou maillage vert est constitué de réservoirs de biodiversité, de points relais et de corridors qui les relient (Figure 2a, p. 20). Les **réservoirs de biodiversité** sont des sites de dimension suffisante pour accueillir un grand nombre d'espèces qui peuvent y exercer l'ensemble de leur cycle de vie. Ils font office de sanctuaires pour des espèces à faible capacité de déplacement et regroupent des populations qui peuvent alimenter d'autres zones moins riches ou moins étendues.

Les **corridors écologiques** assurent une voie de déplacement de la faune et de la flore entre ces sites. Lorsque les distances entre réservoirs sont très grandes, ils peuvent être complétés par des **points relais** – sites de plus petite dimension – qui servent d'étapes transitoires durant la migration d'espèces sauvages entre des zones de plus haute valeur écologique. Enfin, au-delà de l'isolement créé par de grandes distances entre sites, certaines constructions, bâtiments, routes, parkings ou obstacles naturels sont susceptibles de constituer des **barrières** dans le déplacement de la vie sauvage et doivent également être prises en compte.

Ceci demeure une vision conceptuelle du maillage écologique et l'application concrète sur le terrain peut aboutir à une simple *verdurisation* ou végétalisation qui n'offre qu'une dimension paysagère. Les effets de ces aménagements sur la connectivité effective et le maintien de la biodiversité ne sont pas évalués (la carte du maillage montre un simple tracé reliant différentes zones vertes, voir la Figure 1).

Figure 1



Le maillage vert de la Région de Bruxelles-Capitale planifié par Bruxelles Environnement. Les tracés en vert représentent le réseau qui a pour but la protection, la conservation et la revalorisation d'espaces intéressants du point de vue paysager, socio-récréatif et écologique. Les zones en rouge correspondent aux nouveaux tracés en 2014¹⁰.

Des outils pour étudier et améliorer le maillage écologique

La **théorie des graphes**, aussi appelée **analyse des réseaux**, permet aujourd'hui d'étudier plus finement ces maillages complexes (Figure 2b). Dans ce type d'analyse, le maillage écologique n'est plus appréhendé comme un simple réseau d'habitats plus ou moins rapprochés (connectivité structurelle), mais par un réseau de composition en espèces, traduites par une série de nœuds et de liens qui expriment une connectivité fonctionnelle. La capacité de dispersion des espèces est prise en compte dans la définition des liens.

Figure 2A

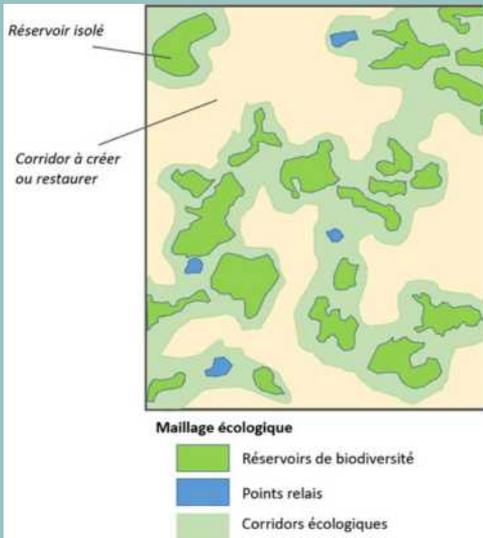


Figure 2B

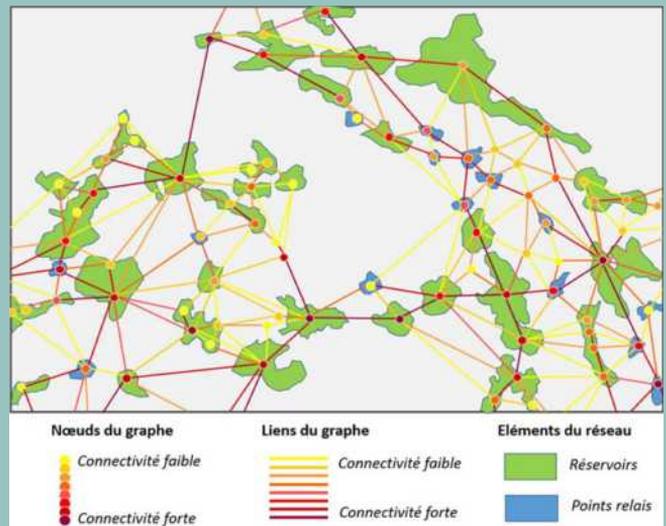


Figure 2A. Représentation schématique d'un réseau écologique, avec ses réservoirs, points relais et corridors. **Figure 2B.** Représentation du réseau écologique selon la **théorie des graphes** ou **analyse des réseaux** et décrit par le degré d'isolement ou de connectivité (du jaune au rouge foncé) de chaque **nœud** du réseau (réservoir ou zone relais) et chaque **lien du graphe** qui traduit l'intensité des connexions (du jaune au rouge foncé), basée sur la proximité de la composition d'espèces entre sites.

Le système peut être étudié dans son ensemble ou localement en calculant par exemple la connectivité globale du réseau ou en déterminant les nœuds ou liens les plus faibles.

Toutes les espèces ne montrent en effet pas les mêmes distances de colonisation : chez les plantes, l'achillée millefeuille, la flouve odorante et le géranium mou ne dispersent leurs graines que dans un rayon de 2 m, le brome stérile à 20 m, alors que le pissenlit ou la véronique filiforme essaïment à plus de 40 m de distance¹¹. Des différences de capacités de déplacement sont également très marquées chez les animaux¹².

Cette technique d'analyse est capable de modéliser l'impact de la perte d'un réservoir, de l'ajout ou du retrait d'un point relais ou d'une barrière sur l'ensemble du réseau de circulation des espèces. Les conséquences de changements dans l'affectation des sols peuvent ainsi être évaluées à une échelle plus large. Plusieurs villes européennes ont déjà implémenté cette démarche et mènent ce type d'études sur des portions plus ou moins larges de leur territoire.

Quels réservoirs et corridors faut-il conserver en priorité pour maintenir la connectivité ? Où faut-il modifier le maillage écologique pour améliorer la connectivité globale ? Quel sera l'impact d'une construction immobilière sur le maillage écologique ? On entrevoit assez rapidement les informations précieuses que pourrait fournir ce type d'analyse dans l'examen de certains dossiers épineux de lotissements : la friche Josaphat, le marais Wiels, le Chant des Cailles... Au-delà de la gestion hautement polémique de ces sites, les effets du réaménagement récent à Uccle ou à Forest de certaines rues et chaussées, qui intègrent maintenant des jardins de pluie, pourraient également faire l'objet de ce type d'évaluation.

Avec ses indices sur la connectivité locale et globale du système, l'analyse du réseau écologique pourrait venir compléter d'autres critères d'aménagement du territoire comme la mobilité (des humains), l'atténuation des changements climatiques futurs, les discriminations environnementales ou l'amélioration des capacités de production alimentaire en ville.

11. Hejkal, J., Buttschardt, T. K., & Klaus, V. H. (2017). Connectivity of public urban grasslands: implications for grassland conservation and restoration in cities. *Urban Ecosystems*, 20(2), 511-519.

12. Vanlaer, A., Grégoire, J.-C. (2022). « Des (micro)univers interconnectés – Comment la vie sauvage se déploie et circule autour de nous ». In : M. Schmitz (Coord.). *Le souffleur de feuilles – La biodiversité n'est pas un luxe, elle est vitale*. Éditions Couleur livres, Bruxelles, 125 pp.

Appel lancé à de multiples acteurs

Outre les aspects de traitement de ces données, la construction du graphe demande de connaître la liste des espèces présentes en chaque nœud du réseau. Ceci peut être comblé par les inventaires floristiques réalisés à la demande de Bruxelles Environnement^{5,13}. Les associations environnementales et naturalistes pourraient également intervenir via par exemple le *Réseau Nature* mis en place par Natagora, ou des initiatives de recensement de la flore des rues¹⁴. C'est aussi une belle occasion d'impliquer les citoyens dans l'évaluation de l'état de la biodiversité et les mesures de restauration et de conservation.



Photographier la vie sauvage: joindre l'utile à l'agréable.

De nombreuses personnes participent déjà à cette récolte de données, aidés par leurs connaissances naturalistes ou d'outils comme *Observations.be* pour l'identification et la localisation des espèces sur base d'une simple photo de plante ou d'animal prise à partir de leur téléphone.

À partir de ce nouveau cadre, naturalistes, scientifiques et planificateurs urbains ont l'opportunité de travailler de concert afin d'identifier les zones du maillage à modifier ou à créer dans le but d'améliorer la connectivité et la conservation de la vie sauvage en ville.

13. Paelinck, A.-M., Gillaerts-Merx, M., Carême, C., Olivier, J.-F. (2021). Rapport des prospections floristiques réalisées en 2020 dans le cadre de la surveillance générale des sites de la Région de Bruxelles-Capitale. Adoxa 105/106.

14. Natagora (2022). Fleurs de trottoirs – entre les pavés, la nature sauvage! Natagora, Apis Bruoc Sella, Centre d'Écologie urbaine, Bruxelles Environnement, 59 pp.

Micro-forêts

Échangeriez-vous un vieil arbre contre dix jeunots ?

Thérèse VERTENEUIL

Pour surenchérir sur Henry Monnier qui proposait de bâtir les villes à la campagne, car l'air y est plus pur, nos décideurs politiques se targuent aujourd'hui de créer des forêts en ville.

La végétalisation des villes est un enjeu majeur de nos sociétés et l'idée d'y planter des arbres, fait son chemin. Et pourquoi pas des petites forêts pour apporter un début de réponse à la crise climatique ? Ceux que ce projet séduit, se tournent vers le concept de «micro-forêt», mis au point dans les années 1970 par un botaniste japonais, Akira Miyawaki.

Devenue un phénomène de mode, sa méthode, simple et rapide, consiste à planter un grand nombre d'arbres, d'espèces différentes, sur une superficie réduite. En quelques années, on obtiendrait un massif qui ressemble à un petit bois.

Présenté comme une recette miracle, cette approche a le vent en poupe grâce à de vastes campagnes de marketing. Internet est aujourd'hui truffé de vidéos vantant les bienfaits de cette technique : plantation par des collectifs d'habitants ou d'enfants – la joie d'un projet participatif –, responsables politiques qui sautent sur l'occasion pour verdir leurs blasons. Évidemment, quand on pense «nature», le terme «forêt» est évocateur et touche une corde sensible. Parler d'«îlot de verdure» n'aurait pas le même impact...

Loin de nous l'idée de dénigrer les plantations d'arbres en ville. Les arbres sont nos alliés. Grâce à leur fonction d'épuration, ils pompent le CO₂, stockent le carbone et rejettent de l'oxygène. Par le biais de leur évapotranspiration, ils permettent de réduire les effets des

Thérèse Verteneuil est guide nature, active dans «SOS Kawberg Uccle Natura», «Bruxelles Nature» et les comités d'habitants ucclais. Elle est aussi membre du Conseil supérieur régional pour la conservation de la Nature à Bruxelles.

îlots de chaleur en ville et de conserver une certaine humidité dans l'air et dans le sol qu'ils protègent de l'érosion. Les arbres offrent un habitat à un nombre incroyable d'espèces qu'ils hébergent dans leurs houppiers et/ou leurs racines. Mais cette méthode «nippone», permet-elle de créer réellement une forêt en si peu de temps ?

Des réserves, certainement

Il est évident que ces très petites surfaces de plantations subissent déjà les aléas de la pollution de l'air, du stress acoustique, de la pollution lumineuse, des sols tassés, pollués ou desséchés en raison du changement climatique. Elles éprouveront d'autant plus de difficultés à subsister sur le long terme.

Ces micro-forêts avec des arbres du même âge, plantés de manière très dense – trois arbres au mètre carré –, subissent dès leur mise en terre un stress de compétition. Cette concurrence directement liée à la densité permettrait une pousse rapide, chaque individu cherchant la lumière, expliquent les partisans de cette méthode. Le hic, c'est que les espèces les plus robustes seront favorisées au détriment de la diversité souhaitée au départ. Une des rares études menées en Europe sur l'efficacité de la méthode Miyawaki fait état d'un taux de mortalité de 61 à 84 %, douze ans après la plantation¹.

Faut-il vraiment sacrifier 75 % des plantations effectuées dans ces micro-forêts, pour accroître les arbres dans la ville ? La méthode traditionnelle qui consiste à leur laisser de la place pour la croissance de leurs racines et de leurs houppiers ne serait-elle pas tout simplement plus économe ? Créer une forêt urbaine coûte entre 25 et 40, voire 50 € par mètre carré. Cette estimation peut cependant être multipliée par un facteur 10 en cas de gros travaux d'aménagement de sol endommagé ou bétonné.

Il est certain qu'une mini-forêt, créée sur une friche industrielle ou à la place d'un parking, peut restaurer une partie de la biodiversité dans un milieu hostile par nature, l'agglomération. Ce qui dérange, c'est plutôt la manière dont est «vendue» cette méthode aux citoyens et à leurs représentants. Vendue, car il ne s'agit pas d'une solution

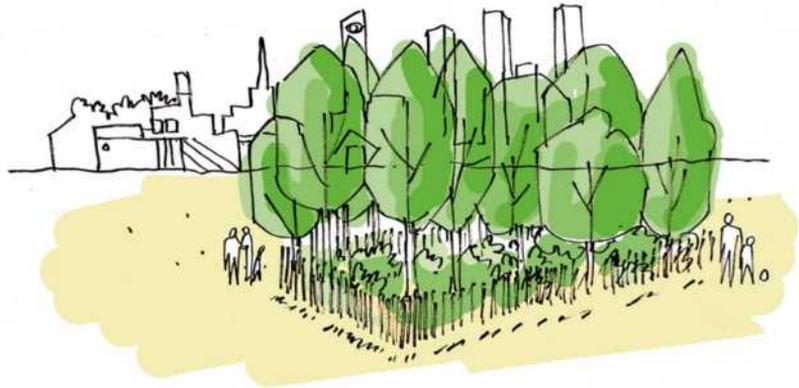
1. Castagneyrol B., Porté A., Plomion C. (INRAE), «Les limites de la méthode Miyawaki», The Conversation, 24 février 2021. L'INRAE est l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (installé à Paris).

spectaculaire cautionnée par le monde scientifique, malgré un discours qui pourrait le laisser penser².

Une forêt « naturelle » se définit par la présence d'arbres différents en espèce et en âge mais la résilience de cette forêt dépend de sa superficie, de son ancienneté, de son sol, de la richesse et de la complexité de l'ensemble des êtres vivants qui la composent. Que ce soit dans la partie aérienne ou dans la zone cachée de la terre, la faune même microscopique, les végétaux, les champignons ont formé des interactions, des symbioses indispensables qui contribuent à des écosystèmes élaborés au cours de très nombreuses années dans un équilibre dynamique qui préserve son intégrité.

Comment définir une forêt urbaine ? Ces deux mots ne sont-ils

pas contradictoires ? Pour Wikipédia, une forêt « est un écosystème *relativement étendu* constitué principalement d'un peuplement d'arbres, d'arbustes ou d'arbrisseaux, ainsi que de l'ensemble des autres espèces qui lui sont associées et qui vivent en interaction avec ce milieu. Un boisement de faible étendue est dit bois ou bosquet selon sa taille ».



Une « forêt » au coin de la rue ? Sous nos latitudes, la recette miracle n'a pas encore fait ses preuves...

Une question de sémantique

Le terme « étendue » a ici toute son importance puisqu'il différencie la notion de forêt de celle de bois ou de bosquet, et le voilà qui disparaît au profit d'un nouveau concept : la « forêt urbaine », présentée comme un outil de régulation climatique. Ce changement de paradigme a notamment été impulsé par Stéfano Boeri, cet architecte italien devenu célèbre avec son *Bosco verticale* (Forêt verticale), érigé en plein centre de Milan et censé ramener la biodiversité au cœur des villes.

Le sujet est aujourd'hui discuté dans les enceintes internationales et chez tous ceux qui travaillent sur les questions de développement

2. *Ibidem*.

durable. Ils soulignent, à l'unanimité, le rôle essentiel des arbres et espaces verts urbains, en ces temps de crise climatique. Parmi les Objectifs de développement durable des Nations unies, le onzième vise à réhabiliter et à planifier les villes et les établissements humains afin qu'ils soient ouverts à tous, sûrs, résilients et pérennes. Lors du 1^{er} Forum mondial sur les forêts urbaines en 2018 à Mantoue (Italie), la FAO et l'ONU ont lancé une initiative dite Programme mondial des «villes forestières».

La notion de forêt n'est pas utilisée dans son sens initial mais avec cette expression, on a voulu mettre en évidence la naturalité, les services écosystémiques et la gestion différenciée par rapport à un parc urbain. Les «villes forestières» qui s'engagent à replanter et à prendre soin des arbres et de leurs écosystèmes, souhaitent ainsi réduire notre stress climatique.

Vive les vieux!

Mais il y a une autre question qui nous taraude : ces micro-forêts si «vertueuses», sont-elles à même de remplacer les grands arbres qu'on coupe par ailleurs? En grande quantité et sans aucun remords... Ces vieux érables, marronniers ou platanes qui se trouvent si souvent sur le chemin des aménageurs de territoire et autres promoteurs immobiliers, peuvent-ils être sacrifiés sous prétexte qu'on plantera du neuf?

Francis Hallé, botaniste français réputé, a un avis tranché : *«Replanter 10 jeunes arbres à la place d'un vieux est une triple arnaque. Un pan du*

Les forêts, c'est le temps long...

Reporterre a consacré un article¹ aux plantations inspirées de la méthode Miyawaki. Parmi les avis recueillis, retenons celui de Sylvain Angerand, coordinateur des campagnes au sein de l'association Canopée, qui milite pour la défense des forêts. Il s'inquiète de l'idéologie véhiculée par les adeptes de la « solution Miyawaki » : *« Le fond du problème est qu'il n'y a pas de magie dans la nature. Face à la crise écologique, on aurait envie d'appuyer sur un bouton pour créer une forêt centenaire sur une place de parking. Or les forêts, c'est le temps long... Sans le vouloir, ils reprennent le même discours que la filière bois en entretenant l'illusion que l'on peut recréer des forêts primaires en claquant des doigts. »*

1. Sophie Kloetzli, « Des forêts en ville ? La méthode Miyawaki n'est pas la solution miracle », Reporterre, 12 avril 2021.

patrimoine biologique disparaît ainsi que la faune et la flore associées ! Un vieil arbre ne coûte rien alors que les jeunes plantations sont aux frais de la communauté. C'est une arnaque écologique : il faut attendre vingt-cinq à trente ans pour que la surface cumulée des 10 atteigne celle du vieil arbre»³.

Cet ardent défenseur des forêts primaires s'adresse aux élus qui s'autorisent à justifier les abattages d'arbres en vantant leurs nouvelles et nombreuses plantations. Il faut parfois attendre cinquante ans pour qu'un arbre commence à fleurir et fructifier. Mais jamais la faune et la flore qui étaient « complices » de ce vieil arbre, ne pourront être comparées à celles de ces 10 remplaçants en si peu de temps.

Une question de santé publique

Francis Hallé n'est pas le seul à faire du plaidoyer pour les « anciens ». La science avait déjà mis en avant les effets positifs induits par la nature : sur la respiration, le cœur et les vaisseaux sanguins, le sommeil... Pour la première fois maintenant, une étude détaillée fait la distinction entre différents types de plantes allant de l'herbe aux arbustes, en passant par les arbres d'âges différents. Les chercheurs de l'Université catholique de Louvain (KUL) ont ainsi révélé qu'un vieil arbre est plus bienfaisant pour notre santé que dix jeunes.

« L'équipe de scientifiques a recensé 616 379 arbres sur l'ensemble de la Région bruxelloise. La taille des couronnes a été examinée mais aussi le nombre d'arbres sur une certaine surface. Ces données ont ensuite été couplées à celles fournies par les mutuelles sur les ventes de médicaments pour traiter les troubles cardiovasculaires et mentaux en région bruxelloise. L'étude a également pris en compte d'autres facteurs socio-économiques qui affectent la santé d'une personne.

Les résultats ont montré que moins de médicaments étaient utilisés dans les zones où étaient présents des arbres ayant une couronne plus importante, c'est-à-dire des arbres plus âgés et plus développés. Ce lien diminue toutefois en cas de



© Marc Schmitz

« Chaque arbre est le symbole vivant de la paix et de l'espoir. » (Wangari Muta Maathai, ministre kenyane de l'Environnement, prix Nobel de la paix 2004)

3. Francis Hallé, *Du bon usage des arbres. Un plaidoyer à l'attention des élus et des énarques*, Actes Sud, 2011.

trop grande proximité entre les arbres. La préservation d'un vieil arbre grand et développé présente ainsi plus d'avantages que la plantation de dix nouveaux arbres, suggère l'étude.»⁴

Chômage technique pour les tronçonneuses...

En conclusion, plantons, mais surtout n'abattons plus les arbres de nos villes. Aidons-les à résister et ne les condamnons pas dès qu'ils présentent le moindre signe de sénescence ou, pire, dès qu'ils

deviennent des obstacles « sans valeur » pour les plans urbanistiques de promoteurs. Ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont âgés. Abattre un arbre, c'est perdre plein de vie, d'écosystèmes et d'auxiliaires pour le développement de la biodiversité.

Ne serait-il pas plus simple d'attribuer aux arbres et aux derniers espaces encore plantés et non asphaltés dans nos villes un statut en rapport

avec leur grande valeur naturelle et avec les immenses services qu'ils procurent aux citoyens. Et si demain ce n'étaient plus des obstacles verts qui dérangent les plans d'aménagement du territoire mais des noyaux de vie et de biodiversité. Et si demain ils occupaient une place centrale au lieu d'être les parents pauvres face à la spéculation immobilière qui mine Bruxelles. Et si demain, ils devenaient des espaces de résilience face aux changements climatiques et à la perte croissante de biodiversité!



© Marc Schmitz

On ne peut imaginer un écosystème forestier sans une composante essentielle : le bois mort. Quelle sera sa place dans les mini-forêts ?

4. Chi Dengkai *et al.*, « Exposition résidentielle aux arbres urbains et vente de médicaments pour les troubles de l'humeur et les maladies cardiovasculaires à Bruxelles, Belgique: une étude écologique », Environmental Health Perspectives, 2022.

Sauvons les sols vivants de Bruxelles*

Depuis qu'elle existe, Bruxelles grossit, se densifie. Peut-elle croître à l'infini ? Poser la question, c'est y répondre, par la négative. Quand donc l'étalement urbain sur les derniers espaces naturels doit-il trouver sa limite ?

Étant donné les effets cataclysmiques des cités sur le climat – elles émettent 70% des gaz à effet de serre – et sur la biodiversité – leur construction et leur métabolisme saccagent les espèces et leurs habitats –, nous avons atteint les limites de l'extension urbaine.

Rien ne croît indéfiniment, les villes non plus, Bruxelles pas plus

La Belgique est l'une des pires élèves européennes en matière de destruction des sols : la surface artificialisée par habitant y est de 560 m², alors qu'elle est de 350 m² aux Pays-Bas, de 460 au Luxembourg, de 510 en France et 290 en Espagne¹. Cette utilisation irrationnelle de l'espace et des sols encore vivants constitue un désagrément et un danger.

Un désagrément parce que la campagne a disparu entre les routes, les infrastructures et les maisons, alors que les villes deviennent trop denses et irrespirables. À Bruxelles, tout le monde le sent, mais surtout les plus pauvres, premières victimes de ces nuisances et de l'agression urbaine, au point de perdre sept ans d'espérance de vie par rapport aux habitants des communes les plus vertes². Un danger

parce que recouvrir les sols de béton est lourd de conséquences : la nature et ses bienfaits y sont bien évidemment morts, ce qui signifie perturbation du cycle de l'eau, de l'azote et du phosphore, dérégulation de la température et de l'hygrométrie, fragmentation de l'habitat des espèces, extinction de la biodiversité qui, rappelons-le, est la plus dense dans le sol vivant.

Il n'est pas étonnant dès lors que frappent les inondations, rendues plus sévères et fréquentes par le dérèglement climatique. Quand le déluge glisse sur des sols épuisés par les intrants chimiques puis sur le bitume, les dégâts sont rapidement monstrueux. Il y a eu 41 morts en Wallonie à l'été 2021.

Quand la canicule s'installe, même pendant la nuit, les centres urbains surminéralisés recrachent la chaleur anormale, emmagasinée dans le béton brûlant. Les épisodes caniculaires ont tué 4800 personnes en Belgique depuis 2003.

Comment a-t-on pu croire, et certains persistent à le penser, que détruire la nature pouvait être innocent ? Quels étranges hurluberlus peuvent encore ne pas voir que nos villes excessivement minéralisées sont rendues plus vulnérables aux effets conjoints de la perte d'équilibre du climat et de la biodiversité, à chaque fois que des arbres sont abattus ou des espaces verts sacrifiés ?

Le terreau était fertile...

À Bruxelles, la destruction de la nature est méthodique, systématique, planifiée, continue. Elle est opérée par grignotage, progressivement. Une dent

1. Philippe Bihouix, Sophie Jeantet, Clémence De Selva, *La ville stationnaire. Comment mettre fin à l'étalement urbain ?*, Actes Sud, 2022.

2. Bruxelles malade (medor.coop).

* Le **Tuiniersforum des Jardiniers** est devenu l'un des fers de lance de la contestation environnementale à Bruxelles. Mais qui se cache derrière cette organisation ? Voici une brève présentation de son action.

creuse par-ci, un bosquet par-là, un intérieur d'îlot, une friche. Mais, heureusement, de plus en plus de citoyens perçoivent dans leur chair, comprennent, que cela ne peut plus continuer ainsi. Attachés à ces espaces naturels – grands pourvoyeurs de bien-être, de socialisation, de santé –, ils se mobilisent.

Les luttes illustres pour la sauvegarde du Kauwberg, du Vogelzang, du Kinsendael, ont été fécondes. D'autres dynamiques affluent vers ces mouvements, notamment ceux des jeunes qui regardent l'avenir avec angoisse. Comment en effet dormir sur ses deux oreilles lorsque le journal parlé du matin évoque les catastrophes climatiques à venir et qu'à midi, ceux qui nous dirigent expliquent qu'il faut détruire encore et toujours plus ce qui nous permet de vivre ?

OGM expérimentales en plein champ, au nord du pays –, s'étaient rendus sur cette friche merveilleuse pour planter des bintjes. Une variété bien de chez nous. Deux années plus tard, les étudiants qui défendaient La Plaine à Ixelles et les potagistes de Boondael à Boitsfort, invitèrent 150 citoyens à fonder un lieu de rassemblement, d'échange, de renforcement mutuel pour protéger les terres arables de Bruxelles et tous les espaces naturels. C'est dans ce contexte qu'est né, en 2016, le Tuiniersforum des Jardiniers.

Un faux débat, qui n'a pas lieu d'être

Dans un premier temps, son travail a surtout consisté à sensibiliser. Il fallait conscientiser les Bruxellois sur la nécessité de protéger la nature en ville à partir de luttes de territoires, il fallait les amener à défendre des espaces naturels sur et avec lesquels des citoyens avaient développé des liens d'attachements sains. Très vite, les dirigeants de quasi tous les partis politiques nous ont opposé leur argument massue : la crise du logement. Censée justifier la destruction de la nature. Le prix à payer pour réduire la pauvreté, qui pourtant ne cesse de s'étendre. Étrangement, nous n'y avons jamais cru.

Creusant le sujet, nous nous sommes aperçus que la destruction des espaces naturels n'allait en rien résoudre la crise du logement mais qu'au contraire, elle allait l'aggraver : les classes sociales défavorisées sont en effet les premières victimes de la dégradation de l'environnement, notamment sur le plan santé. Par ailleurs, les rares projets de logements sociaux qui sacrifient les sols, sont utilisés comme des alibis – à chaque inauguration, nos responsables politiques se



Le Tuiniersforum des Jardiniers, une émanation des mobilisations pour une ville plus verte.

C'est inspiré par ces combats bruxellois emblématiques et issu de ces nouvelles mobilisations qu'est né le Tuiniersforum des Jardiniers, au Keelbeek, à Haren. En 2014, quelque 400 « patatistes » qui avaient des années plus tôt « désobéi » – se dressant contre l'imposition de pommes de terre

bousculent pour figurer sur la photo, pour soigner leur image – pour ne pas s’attaquer aux véritables causes de la crise du logement : la dérégulation du marché immobilier.

Depuis trente ans, la liste d’attente pour accéder à un logement social s’allonge, alors que les espaces naturels se rétrécissent. Dans le même temps, les prix des logements flambent et le gouvernement refuse d’encadrer les loyers et de mettre un terme à la spéculation immobilière. Conséquence inévitable : nous perdons sur tous les tableaux. Bruxelles est très fortement fragilisée sur le plan social et toujours plus vulnérable à la crise écologique.

Petit à petit, le Tuiniersforum a déconstruit leur argumentaire : il ne faut pas choisir entre le besoin d’espaces verts et celui de logement, entre social et nature. À Bruxelles, arrêter la crise du logement passe par l’arrêt de la destruction des sols vivants : c’est à cette condition qu’apparaissent les causes réelles du mal-logement, et les solutions. C’est à cette condition qu’une nouvelle alliance peut être envisagée entre les gens dont le droit à un logement décent est bafoué, et les gens dont le droit à un environnement sain n’est pas respecté. Autant dire que cela fait beaucoup de monde...

Plaidoyer pour une ville vivable

Pour avancer dans cette direction, le Forum a rédigé un manifeste demandant un moratoire : l’arrêt de la destruction de la nature à Bruxelles. Appuyée par des pétitions qui comptabilisent à ce jour 40 000 signatures, une délégation s’est rendue au cabinet Vervoort le 18 juillet 2021 pour déposer cette requête³ signée alors par 26 collectifs citoyens et associations.

3. CP_TFJ_18_juillet_Fr.pdf (tuiniersforum-desjardiniers.be)

La porte est restée fermée. Nous y sommes retournés quelques semaines plus tard. Et cette fois-ci, autorisés à entrer. Désormais, cette demande de moratoire est signée par 63 collectifs citoyens et associations. La liste continue de s’étoffer.

Toutes les administrations communales et régionales ont été sollicitées. De nombreux ministres rencontrés. Un cycle de marches a été organisé autour de quelques-uns des sites en danger : Champ des Cailles, Friche Josaphat, Marais Wiels, Donnerberg, Tenreuken, Meylemeersch et Hippodrome de Boitsfort. Le grand rassemblement (Stoppons la politique écocidaire régionale !) du 12 février 2023, à la place de l’Albertine, s’inscrit dans cette même dynamique.

Le temps est venu de mettre un terme à la destruction de la nature qui nous fait vivre. Stop au bétonnage des sols vivants. Stop aux trop nombreux abattages d’arbres. Posons des actes de « réappropriation » de territoires de vie face à des projets destructeurs. Ces territoires sont un enjeu vital, pour nous tous, humains et autres vivants...

Le Tuiniersforum des Jardiniers fédère de nombreux collectifs citoyens qui défendent les derniers espaces naturels à Bruxelles. Créé le 17 avril 2016 à Haren à l’occasion de la « Journée internationale des luttes paysannes », le TFJ prend soin de toutes les zones naturelles et des sols vivants de la Région bruxelloise. Le 18 juillet 2022, l’organisation citoyenne – bénévole, complètement indépendante financièrement et politiquement – a publié une demande de moratoire sur le saccage de la nature. Plus d’informations sur

www.tuiniersforumdesjardiniers.be

<https://www.facebook.com/tuiniersforumdesjardiniers>
<https://www.facebook.com/groups/1893493427585303>

Une mobilisation dans la durée

Le « Kawberg », connu de tous les défenseurs de la nature à Bruxelles, se compose aujourd'hui de 54 hectares d'espace semi-naturel, haut lieu de biodiversité. Or, l'Histoire aurait pu s'écrire différemment... Jadis entièrement couvert de forêts, l'endroit est déboisé au 19^e siècle pour faire place à des pâturages et, plus tard, à des carrières de sable et de limon. Des activités abandonnées après la Deuxième Guerre mondiale ce qui permettra à une végétation naturelle de recoloniser progressivement l'espace.

À partir des années 60, les risques de bétonisation se précisent. Le site allait devenir un nœud autoroutier, ou être aménagé en lotissements – en 1976, il est question de quelque 2 400 nouveaux logements, d'un centre commercial... Un arrêt du Conseil d'État va recalculer les promoteurs.

Dix années plus tard, c'est la commune d'Uccle qui avance une idée « grandiose » : un golf international de 18 trous et 200 logements sur le pourtour.



C'est en réaction à ce nouveau projet qu'est créé, le 20 février 1987, SOS Kawberg. Première mission : faire connaître la qualité biologique exceptionnelle du site et son rôle social (pour tous les Bruxellois). Les actions de sensibilisation – diffusion de deux toutes-boîtes, fêtes champêtres, etc. – couplées à un intense lobbying (rencontres avec les pouvoirs publics et les propriétaires, stands, site Internet, pétitions...), porteront leurs fruits. Les mentalités changent, les rapports de force aussi. Bien que lentement.

Plus de dix-sept années de luttes...

Premiers résultats tangibles en 1989 : la Région bruxelloise ouvre en mars une procédure de classement pour l'entière du site. Le 5 avril, le Roi signe l'Arrêté d'expropriation de 20 ha du Kawberg. En mars 1994, 22 hectares sont officiellement classés. Avant d'être ...déclassés en 2002 par le Conseil d'État. Nouvelle avancée l'année suivante quand toute la zone est affectée en tant qu'espace vert au PRAS (Plan régional d'affectation du sol). Finalement, le 27 mai 2004, c'est la « délivrance » puisque le gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale classe les 54 ha. La contestation citoyenne a fini par payer. La même année, le Kawberg désigné « site Natura 2000 », rejoint le Réseau écologique européen en faveur de la biodiversité.

En 2006, l'asbl rallonge son nom pour devenir « SOS Kawberg – Uccle Natura » ; cette nouvelle dénomination reflète mieux l'étendue réelle de ses actions (qui dépassent de plus en plus le cadre local).

Plus récemment, le 1^{er} janvier 2019, la Région bruxelloise devient officiellement propriétaire de la plus grande partie du plateau et la gestion – jusque-là assurée par notre association – est désormais confiée à Bruxelles Environnement.

Le site, accessible au public, a vu défiler des générations de citoyens venus s'oxygéner, passer un bon moment dans cet écrin vert. Mais connaissent-ils seulement son passé agité ?



La Plume du Kawberg
(publication annuelle)
succède au *Kawberg Info*
(trimestriel) dont le dernier
numéro (125-126) est sorti
en été 2022.

SOS Kawberg - Uccle Natura asbl

Rue Engeland, 367
1180 Bruxelles

RPM Tribunal de l'entre-
prise francophone de
Bruxelles

BCE BE443998494

IBAN BE19 0682 0754 9412

Éditeur responsable :

Thérèse Verteneuil
Rue Engeland, 367
1180 Bruxelles

Contact : [martine.de-
becker@outlook.com](mailto:martine.de-becker@outlook.com)

Conception graphique,
mise en page :
Marc Schmitz

Photos de couverture :
Thomas Jean (oiseau)
et Marc Schmitz

Imprimé par Hayez,
sur papier certifié FSC.